

22, D'ALÉONORE À RAPHAËL

Britannicus, de Racine. J'ai saisi ce livre sur l'une des étagères de la bibliothèque de mon père, par un après-midi d'hiver pluvieux et solitaire. Je l'ai lu vite. Très vite ; trop pour en tirer du bon, et pas assez pour que je ne me taise. Car l'œuvre achevée, je m'en suis trouvée fort déçue... comme de coutume.

Roman, nouvelle, essai, théâtre ou poésie... Quel intérêt peut-on donc bien trouver à pénétrer ce qui trace un je-ne-sais-quoi qui n'a pas eu lieu, ou s'il a été, qui n'a plus assez de forces pour s'inscrire dans l'actuel, le vivant ? Quelle utilité à ce qui n'existe pas ; à ce qui est beaucoup trop de loin de nous pour nous toucher, nous saisir ; à ce qui nous perd dans des images fantasques, fantastiques, troublantes, mais au demeurant irréelles ? Certes, quelques-uns objecteront que c'est à l'ouverture du cœur et à celle de l'esprit du lecteur que ces merveilles éclateront, que les mots se mettront à former des scènes, et que de ces scènes viendra l'expression d'un sentiment nouveau, inattendu et parfois violent. Car le transport qu'engendrerait la lecture serait si fort – selon vous et d'autres encore – qu'il serait susceptible de rendre fou le *quidam* le plus sot ou le plus sain qu'on ait pu trouver ici-bas. Nonobstant ce, rien n'est moins sûr que le plus ouvert des hommes ne soit pas également le plus hermétique à toutes ces élucubrations. Car si les idées sont belles, elles n'en restent pas moins des mots, et ces mots n'ont de réalité que pour ceux qui les vivent. Et vivons-nous, en lisant ? Je ne le crois pas, Raphaël. Quand je lis, je suis retenue, absorbée, perdue au commencement, retrouvée à la chute. Mais je ne suis ravie que par les mots qui s'amoncellent, s'amassent, se tassent, se lient d'une phrase à l'autre, se chassent d'un paragraphe au suivant. Si ce n'est la lourdeur du livre et l'odeur des pages, je ne ressens rien. Et ce rien, ce rien ne changera ni le jour ni la nuit, Raphaël.

Britannicus, de Racine. Je l'ai lu, promptement, sceptique, puis lasse. D'abord, la pièce se tient dans l'Antiquité romaine. Or, trouvons-nous encore de ces empereurs et de ces conflits à l'eau de rose teintée d'amertume et de tyrannie, sadique ? Certes, non. Ensuite, Racine, dramaturge et poète français – classique – de son état, ajoute à cela une histoire d'amour et de pouvoir qui met en conflit deux frères. Et, entendez bien, Raphaël, puisque c'est là toute l'affaire : l'empereur Claude a eu un fils, Britannicus, avant de se marier avec Agrippine et d'adopter Néron, l'enfant de cette dernière. Coup de théâtre. Claude décède, Agrippine met sur le trône son fils et Britannicus se fiance à Junie. Coup de théâtre. Néron tombe amoureux de la bien-aimée de son demi-frère et l'enlève. Des aléas, des répliques, et un festin se prépare : Agrippine convainc Néron de faire la paix avec Britannicus. Mais Néron empoisonne son rival. Le félon est renié par sa mère, Junie s'enfuit. Fin – non point que mon résumé ne soit très exhaustif, je vous l'accorde. Enfin... De l'amour, du pouvoir, de l'amour du pouvoir, du pouvoir de l'amour. « J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer », si pour Néron c'est là la promesse d'un fratricide futur, cela aura été pour moi la quintessence même de toute la saugrenuité de cette pièce. Certes, c'est une belle réplique. Mais quel intérêt donc à faire quelque chose de si joli qui ne touche que l'amoureux de la langue et non point celui de la vie ? Je ne connais pas ma mère, je n'ai pas de frère, je n'ai aucun pouvoir et l'amour ne m'intéresse pas. Comment comprendre ce que l'on n'a pas vécu ? ressentir ce qui n'a pas été, qui ne sera peut-être, ou sans doute, jamais ? J'y vois là quelques stratagèmes pour tromper le cœur et l'esprit, leur faire admirablement croire que leur existence fut pleine et bouleversée d'une myriade de mystères. Mais à quoi bon se tromper soi-même, si c'est pour regretter que ce qui a été lu n'a jamais été et ne sera jamais vécu ? La lecture, c'est une croyance, et à celui qui n'accepte pas de croire, elle est bien futile. Et croire, ne serait-ce pas espérer que cela n'arrive ? Mais toutes ces idées,

toutes ces histoires, elles sont ancrées, accrochées au papier. Elles n'existeront jamais. Et nous, nous serons là, encore, lorsque les pages auront brûlé. Et à quoi bon garder des souvenirs de ce qui n'existe pas, quand ce qui est si vaste, si vrai, si enveloppant, et déjà si difficile à retenir ? Mieux vaut se préserver et conserver quelque endroit de plus, dans notre mémoire, au lieu de les réserver à ces chimères. Et s'il faut lire un livre pour l'aimer, alors autant ne pas lire *Britannicus* qui, en deçà d'une intrigue obsolète et inepte, ne donne à voir qu'une représentation stérile et grossière de la raison et de la malhonnêteté humaines.

Voilà, à vous qui me quémandez quelque avis sur quelque ouvrage, voyez-donc le transport dans lequel vous me mettez. Et si j'accuse, je sais que cela ne vous fait pas moins rire. Aussi, je laisse maintenant à vos soins – qui, je le sais, ne manqueront pas – de me divertir d'une autre de vos répliques d'entêté philosophe et songe-creux.

Du château de... ce 28 décembre 18**